

HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

# 1914-1918

LA GRANDE GUERRE  
DU GÉNÉRAL GIRAUD



éditions du  
**ROCHER**

HISTOIRE

1914-1918  
LA GRANDE GUERRE  
DU GÉNÉRAL GIRAUD



HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

1914-1918

LA GRANDE GUERRE  
DU GÉNÉRAL GIRAUD

 éditions du  
**ROCHER**

## DU MÊME AUTEUR

*De Gaulle et les communistes*, Albin Michel, 1988 et 1989, T.1.

*L'Alliance* (juin 1941-mai 1943), T. 2, *Le Piège* (mai 1943-janvier 1946).

« Les relations De Gaulle-Staline pendant la guerre » in Stéphane Courtois et Marc Lazar (sous la direction de), *50 ans d'une passion française*, *De Gaulle et les communistes*, Balland, 1992.

*Terres de Mafia*, J.-C. Lattès, 1993.

*Réplique à l'amiral de Gaulle* (dir.) Le Rocher, 2004.

*Le Printemps en octobre. Une histoire de la révolution hongroise*, Le Rocher, 2006.

*L'Accord secret de Baden-Baden*, Le Rocher, 2008.

*Chronologie d'une tragédie gaullienne – Algérie : 13 mai 1958 – 5 juillet 1962*, Michalon, 2012. (Prix Algérieniste)

© Éditions du Rocher, 2013

ISBN 978-2-26807-586-0

ISBN pdf : 978-2-26808-309-4

« Être ou ne plus être, voilà le problème qui nous est posé. »

*Georges Clemenceau.*



*Pour Sissi et pour Chantal*





## AVANT-PROPOS

La vie du général d'armée Henri Giraud (1879-1949) est, d'un bout à l'autre, une prodigieuse aventure comprenant : deux guerres mondiales, deux guerres coloniales (la guerre du Rif avec la capture d'Abd el-Krim en 1926, et la pacification du Maroc de 1930 à 1934), quatre blessures (dont trois par balles), trois évasions, une clandestinité à hauts risques d'avril à novembre 1942, des contacts diplomatiques secrets avec Roosevelt qui ont abouti au débarquement américain en AFN, un poste de commandant en chef avec, à son actif, sur le plan militaire : la remise de l'armée française dans la guerre aux côtés des Alliés, un rang de *primus inter pares* dans le cercle des décideurs militaires pour le théâtre méditerranéen, la libération de la Tunisie et de la Corse, la refonte d'une armée française de 500 000 hommes armés de matériels modernes, la campagne d'Italie, et la structuration de l'ORA (Organisation de résistance de l'armée) en métropole ; et sur le plan politique : un rang de chef d'État à Alger, la création du CFLN avec de Gaulle le 3 juin 1943 puis sa coprésidence durant cinq mois, un duel avec le même de Gaulle aboutissant à son éviction en avril 1944, un attentat (28 août 1944), un poste de député de la Moselle après la guerre. Et *en sus* : deux livres (*Mes évasions*, qui a été un best-seller, et des mémoires posthumes, *Un seul but, la victoire*, qui a fait scandale), une mort jugée suspecte, des obsèques nationales suivies d'un enterrement dans la crypte des Invalides, et, pour finir, une bataille de la mémoire visant à effacer son œuvre militaire et politique de l'histoire officielle.

Sans oublier, en parallèle, une famille nombreuse (sept enfants dont deux généraux) déportée en masse (15 personnes : de sa propre épouse à son dernier petit-fils d'un an) à Friedrichroda (Thuringe) où est morte Renée, sa fille aînée, mère de quatre enfants prisonniers avec elle et maintenus en captivité après son décès pour permettre à Hitler d'exercer son habituelle politique des otages, etc.

En bref, il s'agit d'une véritable saga emblématique de la fameuse « génération de la Revanche » à laquelle appartiennent – entre autres – une demi-douzaine d'officiers célèbres (Catroux, de Lattre, de Gaulle et Juin) qui se connaissent bien et depuis longtemps, pour avoir vécu ensemble, parfois sous les ordres les uns des autres, les mêmes événements souvent grandioses, et sur lesquels pèsent les noms de Joffre, Lyautey, Pétain, Franchet d'Espèrey, Foch, Mangin et Weygand. Cette génération d'officiers hors pair, élevés délibérément par toutes les institutions (Famille, École, Églises, Partis, etc.) pour venger la défaite insupportable de la « Grande Nation » devant les « barbares germaniques » – et donc dressés pour la guerre – a également vécu la création de l'empire colonial français et la plus grande révolution technologique de tous les temps puisqu'elle est née avec les débuts de l'électricité et a assisté au déclenchement du feu nucléaire.

Mais pour Henri Giraud comme pour ses pairs, tout a vraiment commencé un certain 3 août 1914...

H.-C. G.

## L'AVANT-GUERRE

Six ans plus tôt, le 31 mars 1905, c'était le « coup de Tanger ». Ceint de son casque, sabre au côté et revolver à la ceinture, l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, débarquait en fanfare au Maroc pour y faire valoir les intérêts commerciaux du Reich face à une présence de la France jugée trop expansionniste. Et quelques jours plus tard Berlin dépêchait à Fès le comte de Tattenbach, un diplomate de « style brutal » chargé de contrebattre l'action de notre ambassadeur, Saint-René-Taillandier. La République tremblait sur ses bases et Delcassé, le ministre des Affaires étrangères, se voyait contraint à la démission pour calmer la colère qui montait Outre-Rhin... Quelque temps plus tard, cependant, on évitait le pire avec la signature de l'acte d'Algésiras (9 février 1909) qui reconnaissait à la France l'influence politique sur le pays, et aux deux puissances, conjointement, son exploitation économique.

Et puis voici que ce 1<sup>er</sup> juillet 1911, en réplique à l'intervention des troupes françaises qui se sont portées au secours du sultan Moulay Hafid menacé dans sa résidence de Fès par les puissantes tribus des Beni-Hassen et des Beni-M'tir habilement manipulées par ses agents, Berlin réitère le « coup de Tanger » en envoyant la canonnière *Panther* croiser devant Agadir.

L'Allemagne cherche-t-elle la guerre ou seulement à affirmer sa force ? Dans les chancelleries et les États-Majors, c'est la fièvre et dans le pays l'émotion est intense. Clemenceau a résumé une fois pour toutes la situation d'une formule : « Être ou ne plus être, voilà

le problème qui nous est posé.» Et une question revient sans cesse : que vaut l'armée française moralement brisée par l'affaire Dreyfus, la querelle religieuse et le scandale des fiches ?

Constatant avec stupeur les carences du haut-commandement et l'état général des troupes, le nouveau ministre de la Guerre, Adolphe Messimy, ancien saint-cyrien reconverti dans la politique sous l'étiquette radicale, et franc-maçon, prend aussitôt un certain nombre de mesures, parmi lesquelles un allègement du système de délation politique mis en place par son prédécesseur, le général André, avec l'aide du Grand-Orient et visant à écarter de l'avancement ou des nominations importantes des officiers fichés comme catholiques ou réactionnaires.

Le 28 juillet, un décret crée le poste de chef d'État-Major général auquel est nommé le général Joffre – lui aussi maçon – mais qui pose comme condition de son acceptation d'avoir comme second le « clérical » Castelnau qui s'est distingué deux ans plus tôt lors de l'organisation des manœuvres d'automne, dites manœuvres d'armée du Bourbonnais, qui ont fait dire à un critique militaire que « Pour la première fois, on a eu sous les yeux une image à peu près fidèle de ce que serait la guerre. » Il est vrai que ces manœuvres ont donné lieu à diverses expérimentations : emploi du télégraphe sans fil, observation aérienne depuis un dirigeable, ravitaillement de tout un corps d'armée (50 000 hommes) par convoi automobile, déploiement de formations sanitaires, dislocation des troupes par chemin de fer sans programme préétabli comme en temps de guerre, etc.

Avec cette brillante démonstration qui lui a valu ses étoiles de divisionnaire, Castelnau a confirmé ses qualités de chef devant toute la France militaire, mais aussi devant l'attaché militaire allemand, le major von Winterfeldt...

Messimy pousse également à la création d'une artillerie lourde de campagne, dont notre armée est totalement dépourvue. Mais, surtout, parfaitement conscient des ravages politiques dans l'avancement des officiers généraux, il incite Joffre à épurer les chefs incapables... Ce dernier propose immédiatement l'élimination

de trois généraux de division et de cinq généraux de brigade. Et, comme nous le verrons, ce n'est qu'un début puisque le généralissime s'emploiera à « limoger » dans les cinq premiers mois de la guerre... 180 officiers supérieurs (sur un total de 425) jugés incompetents. Ce, malheureusement, après des hécatombes qui auraient pu, sans doute, être évitées si d'autres qu'eux s'étaient trouvés au moment décisif à leur juste place...

C'est dans ce climat de tension internationale, mais aussi de reprise en mains de l'outil militaire dans des conditions moins partisans que le lieutenant Henri Giraud, frais émoulu de l'École de guerre, termine son stage d'état-major à Tours. Son chef, le colonel de Préval, le note ainsi :

« A beaucoup travaillé et a fait preuve d'une grande aptitude au service d'État-Major. Officier de grande valeur, travaillant vite et bien, saisissant rapidement toutes les questions. Actif, intelligent; ayant de l'allant et montant très bien à cheval. J'ai eu le regret de ne pas le voir inscrit au tableau d'avancement, mais j'espère qu'il en sera dédommagé cette année. Il est proposé pour capitaine depuis sa sortie de l'E.S.G. Mérite à tous égards d'être poussé et d'arriver. Officier d'avenir<sup>1</sup>. »

En réalité, le lieutenant Henri Giraud, sorti de Saint-Cyr en septembre 1900 et affecté à sa demande au 4<sup>e</sup> Zouaves, en Tunisie, est proposé pour le grade de capitaine par ses supérieurs directs depuis le premier semestre 1905, exactement – et à intervalles réguliers depuis cette date.

Il est donc possible sinon probable que, ne cachant pas une pratique catholique assez fervente, il soit fiché lui aussi.

Le 23 octobre, Henri rejoint sa nouvelle affectation : officier d'ordonnance du général Montaudon, commandant la brigade de cavalerie (5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> cuirassiers) qui a demandé à l'avoir auprès de lui. Fait rare qu'un général de cavalerie prenant pour aide de camp un officier d'infanterie ! Et occasion extraordinaire pour un fantassin

---

1. Général Giraud, Dossier du Personnel SHD 13yd 719. Vincennes. Toutes les notes obtenues par Giraud au cours de sa carrière ayant la même source, celle-ci ne sera plus mentionnée.

de voir de près la cavalerie... Le zouave est bien accueilli par les « Gros Frères ».

« Ce fut, se souvient-il, une année délicieuse où le travail ne m'écrasa pas, mais où je pus beaucoup voir et lire. En même temps je commençais mes stages d'aéronautique, passais mon brevet de pilote de ballon libre et faisais mes premiers vols en avion. Rapidement, je me passionnais pour l'arme nouvelle, et faillis bien y entrer. C'est peut-être la naissance de notre petit André, en 1913, qui m'en empêcha<sup>2</sup>. »

L'aviation naissante est alors marquée par autant de catastrophes que d'exploits : le 21 mai 1910, à Issy-les-Moulineaux, lors du départ de la course internationale Paris-Madrid, un monoplane s'est écrasé sur la tribune officielle, tuant le ministre de la Guerre, Berteaux, et blessant grièvement le président du Conseil, Monis.

Le 4 novembre 1911, un accord franco-allemand donne à notre pays pleine et entière liberté d'action au Maroc mais, en échange, l'Allemagne se voit offrir la « partie intérieure » du Congo français. L'accord ne satisfait évidemment pas les nationalistes des deux pays qui hurlent à la trahison. Un mois plus tard, Messimy prescrit par circulaire aux préfets d'adresser deux fois par an seulement,

---

2. Henri Giraud, *Mes souvenirs, 1879-1919*. Manuscrit inédit du général Giraud écrit au cours de sa captivité en Allemagne, dans la forteresse de Königstein (Saxe) où il a été détenu à partir du 25 mai 1940 et d'où il s'est évadé le 17 avril 1942. Le manuscrit se présente comme un bloc de papier à lettre de 78 pages, dont seules les pages impaires sont numérotées en haut à droite. Sur la page de garde légèrement cartonnée figure en haut à gauche le tampon : « OFLAG IV B, 3, geprüft F.A. » Apposé de façons diverses, ce tampon se retrouve en pages 1, 3, 6, 7 et au dos de la quatrième de couverture. Ce manuscrit, rédigé à partir de mars 1941 et achevé en mai suivant, traite sommairement de l'enfance du général puis de son adolescence et enfin de sa participation à la première guerre mondiale. Il a été remis à l'auteur, le 22 septembre 1993, à Saumur, par son oncle, le général Bernard Giraud qui le tenait de sa mère, Céline Giraud. Rédigé vingt ans après les faits, ce manuscrit comporte quelques erreurs de dates et quelques noms de personnes et de lieux illisibles. Ils sont suivis dans le texte d'un point d'interrogation

le 1<sup>er</sup> avril et le 1<sup>er</sup> octobre, un rapport circonstancié sur les seuls officiers qui par leurs actes publics auraient manqué à la correction politique ou au loyalisme républicain. L'étau se desserre donc légèrement. L'armée respire un peu. Toutefois la presse de gauche reprend ses attaques contre Castelnau («suppôt de la Congrégation») dont elle ne digère pas le retour à l'état-major de l'armée... Et il s'en faut de peu que le «Capucin botté», comme on le surnomme, ne soit muté au commandement du 9<sup>e</sup> corps d'armée à Tours. Mais Joffre tient bon, car il a besoin de Castelnau pour redresser l'armée tombée, selon son diagnostic, à son plus bas niveau de puissance depuis 1875.

Le 16 janvier 1912, le Lorrain Poincaré est élu président du Conseil, tandis que Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, quitte Paris pour s'établir à Cracovie où il va lancer *La Pravda*, le bélier qui va lui servir à ébranler le vieux monde...

S'engouffrant dans la voie ouverte par son prédécesseur, le nouveau ministre de la Guerre, Alexandre Millerand, lui aussi maçon, entend mettre une fois pour toutes un terme à la pratique des renseignements politiques. Le 25 janvier, bien décidé à séparer d'une manière définitive la politique de l'armée et à ne juger les officiers que d'après leurs seuls mérites professionnels, il supprime par circulaire le régime de surveillance spéciale auquel la circulaire du 11 décembre 1911 soumettait encore, de fait, les officiers. Les préfets n'ont donc plus à fournir les rapports dont la présentation périodique leur avait été précédemment ordonnée. En même temps, Millerand fait détruire toutes les formules de bulletins de renseignements existant en approvisionnement. Plus tard, il fera même brûler les dossiers politiques classés et conservés au cabinet militaire.

La décision de Millerand n'a cependant d'effets que pour les nominations aux grades subalternes. Pour les hauts grades, la politique continue souvent à être l'un des critères déterminants de la sélection si l'on en croit le chef de cabinet du généralissime, le lieutenant-colonel Alexandre, qui témoignera plus tard du peu de liberté laissé à son chef :



« Combien de fois ai-je vu le général Joffre, quand se faisaient les désignations de commandant de corps d'armée et de division, rentrer découragé dans son bureau d'une entrevue avec le ministre. J'ai pu décrocher X, me disait-il, mais on m'a imposé Y... »

Le 30 mars, le traité de protectorat sur le Maroc est signé. Et, en avril, à la suite d'une énième explosion chérifienne, le général Hubert Lyautey est nommé premier résident général. Il rétablit le calme rapidement. Quel est donc le secret de Lyautey ?

« Monarchiste de tendance, écrit Chastenet, il affectera d'entourer d'une grande déférence la personne du sultan et s'emploiera de tout son pouvoir à relever le prestige du maghzen. Aristocrate de tempérament, il s'appuiera volontiers, principalement dans le Sud, sur les grands féodaux, ce qui d'ailleurs lui permettra d'économiser beaucoup de temps, de personnel et d'argent. Ayant par conviction le souci du divin, il respectera profondément la religion musulmane et ira jusqu'à favoriser sa pénétration dans les régions berbères qui n'étaient jusque-là que superficiellement islamisées. Ouvert aux idées sociales, il prêtera une attention particulière à l'amélioration de la condition des classes pauvres, ne négligeant rien de ce qui pourrait leur apporter un peu plus d'aisance, d'hygiène, de justice et de sécurité. Visionnaire d'avenir, il aura le don de distinguer clairement les perspectives les plus brumeuses, de choisir judicieusement les emplacements comme les hommes et de toujours faire grand. Artiste jusqu'au bout des ongles, il entendra que son œuvre ne soit pas uniquement efficace mais aussi esthétique. Et sous son impulsion, le Maroc deviendra véritablement une terre de beauté. Enfin et surtout, administrateur et politique au moins autant que stratège et technicien, il poursuivra la pacification de l'Empire chérifien en n'employant la force que dans la mesure strictement indispensable, en interrompant l'usage aussitôt l'effet cherché obtenu<sup>3</sup>. »

---

3. J. Chastenet, *Histoire de la Troisième République*, Hachette, 1955, t. 3, p. 101-102.

«Lorsque vous vous emparez d'un village, n'oubliez jamais que c'est pour y installer un marché le lendemain», répète Lyautey à ses officiers.

Pour l'heure, son futur poulain et disciple, le lieutenant Giraud, conquiert manifestement son chef, le général Montaudon, qui le note ainsi en avril :

«Justifie en tout point les excellentes notes données antérieurement. Très intelligent, très travailleur, ayant beaucoup vu et observé, il est instruit de toutes choses, et apporte dans ses appréciations une maturité rare à son âge. Esprit réfléchi, sans manquer d'initiative, caractère calme, doué cependant de volonté et d'énergie, il possède les plus sérieuses qualités militaires. Cavalier élégant et vigoureux, nature loyale et sympathique, sens des réalités tactiques très développé, s'annonce comme un officier d'E.M. de premier ordre.»

Sous l'impulsion du tandem Joffre-Castelnau, l'armée recouvre progressivement ses forces et même se diversifie puisque, le 24 août, est créée une direction permanente de l'aéronautique militaire qui est confiée au général Bernard.

Le 15 octobre 1912, Belgrade, Sofia et Athènes déclare la guerre à la Sublime Porte. Les Balkans mettent le feu à l'Europe... Un corps expéditionnaire français commandé par le général Franchet d'Espèrey s'y distingue. Bientôt éclatera la guerre italo-turque de Cyrénaïque. Après l'Asie, après l'Europe, voilà que le feu se propage à l'Afrique.

L'univers entier sent la poudre, et Henri Giraud en respire avec gravité l'âcre parfum. Fin 1912, le général Montaudon le note :

«La manière de servir de M. le lieutenant Giraud au cours de ce semestre n'a fait que confirmer ma première impression. C'est une intelligence et un caractère ; sous des formes irréprochables, sachant ce qu'il veut et ne négligeant aucune occasion de s'instruire. S'intéressant à tout et professant des idées très justes sur les questions qui le sollicitent. D'ailleurs, officier très vigoureux et très allant, voyant clair sur le terrain, travaillant avec une grande facilité, cet officier m'a prêté pendant les manœuvres d'armée de

l'ouest le concours le plus précieux et le plus dévoué. Va passer capitaine au choix.»

Le général de division confirme :

« Officier d'E.M. excellent. Très vigoureux cavalier. Très intelligent. »

Pour le lieutenant Henri Giraud, la politique de Millerand concernant l'avancement des officiers subalternes a manifestement eu un bon effet immédiat : il est enfin promu capitaine le 23 décembre 1912.

Il a 32 ans et dix ans de grade ! Dans le système André, décidément, il ne servait à rien d'être l'un des plus jeunes brevetés de France<sup>4</sup> et de collectionner les notes excellentes...

Henri a la nostalgie de l'Afrique. À Paris, où il s'est renseigné, on l'assure que le 4<sup>e</sup> Zouaves où il a fait ses premières armes ne sera pas considéré comme régiment de souveraineté et qu'il sera désigné pour partir en France dès les premiers jours si la guerre éclate avec l'Allemagne. Le tout jeune capitaine demande donc à effectuer son temps de commandement dans son ancien régiment. D'autant que la situation reste tendue au Maroc malgré le traité de Protectorat. En avril, Fès a de nouveau été le théâtre d'affrontements violents, et, en septembre, Mangin a livré aux abords de Marrakech la plus belle bataille rangée de sa carrière coloniale. En cas de nouveaux coups durs, il est donc possible que le 4<sup>e</sup> Zouaves participe aux opérations marocaines...

Heureuse de connaître un pays dont elle a entendu parler tant par son cousin Eugène Coustillère, lui aussi jeune officier de l'armée d'Afrique, que par son mari, Céline Giraud, ses trois enfants sous le bras, est partante avec enthousiasme pour ces nouveaux horizons<sup>5</sup>.

---

4. Le lieutenant Giraud partage avec son aîné Sarrail, le mérite d'avoir été admis à l'ESG à 27 ans et après une première année difficile, il en est sorti 40<sup>e</sup> sur 99 avec la mention bien.

5. Les trois premiers enfants du couple Giraud sont dans l'ordre : Renée, Henri et André. Suivent : Jeanne, Marie-Thérèse, Bernard et Monique.

Le 14 janvier 1913, le gouvernement allemand dépose un projet de loi portant les effectifs budgétaires de l'armée, sur pied de paix, de 759 000 à 870 000 hommes environ, alors qu'en France les effectifs correspondants ne sont que de 480 000 hommes, soit un déficit de 390 000. Or, comme dit Joubert, Dieu est plutôt avec les gros bataillons contre les petits. Notre attaché militaire, le colonel Serret, y voit le souci du Grand État-Major allemand de «casser les reins à la France par une guerre préventive». *L'Écho de Paris* écrit :

«L'Europe entière, incertaine et troublée, s'apprête pour une guerre inévitable, dont la cause immédiate lui demeure encore ignorée, mais qui s'avance vers elle avec l'implacable sûreté du destin...»

Devenu président de la République, le 17 janvier, Raymond Poincaré soutient Joffre qui veut rétablir le service militaire de trois ans. La doctrine de l'État-Major étant alors l'«offensive à tout prix», cela exige en outre une armée active, jeune, entraînée et nombreuse. Le 4 mars, à l'Élysée lors d'une réunion du Conseil supérieur de la guerre avec les membres du gouvernement, au cours de laquelle les participants reconnaissent, à l'unanimité, la nécessité du service militaire de trois ans (la loi sera finalement votée le 19 juillet et ratifiée le 7 août 1913). Castelnau qui y assiste en qualité de secrétaire-rapporteur, donc sans voix consultative, ne se prive pas de prendre la parole :

«Il ne suffit pas de nous donner, par le service de trois ans, les effectifs qui nous sont indispensables en la situation actuelle. Il faut encore pourvoir l'armée du matériel et des approvisionnements qui lui font gravement défaut. Sous ce rapport, nous sommes vraiment une armée de pouilleux ! Le maréchal Leboeuf déclarait en 1870 qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre. Aujourd'hui, ce sont les guêtres qui manquent !»

Gallieni soutient Castelnau. Il est enfin décidé que l'État-Major présentera sans retard un cahier complet et détaillé de ses demandes de matériel.

«Vous l'aurez dans les 48 heures», réplique Castelnau.

Lequel va avoir droit, plus que jamais, sous divers sobriquets («jésuite en uniforme», «inquisiteur botté») aux honneurs de la

« Cependant la réaction d'artillerie ennemie tombe sur le fort, tandis que la bataille progresse vers l'Ailette. J'organise rapidement le (plan de feu ?), les centres de résistance, surtout face à (?), où le 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs n'a pas autant progressé que mon bataillon. La blessure de mon ami Frère (le futur général Albert Frère, NDA) a diminué le potentiel de sa troupe. Il faudra plusieurs jours pour chasser l'ennemi des points auxquels il s'accroche désespérément. Mon P.C. et le P.S. (poste de santé) sont installés dans le fort même, à l'endroit où les abris me paraissaient le plus sérieux. Je baptise mon P.C. « Joséphine » par allusion à la gracieuse châtelaine d'une autre Malmaison, et aussi d'une chère personne qui porte ce prénom. Mon ami Besson vient me voir et m'embrasse. Les comptes rendus m'arrivent. Le succès est complet, mais il est chèrement payé : cinq officiers tués, six blessés, 210 hommes hors de combat, le tiers du bataillon. Je décore sur le champ de bataille Biraud, le P. Joyeux (?), Henrde (?), et remets les citations à l'ordre de l'armée qu'on m'a déléguées. Rien de tel que ces récompenses instantanées pour galvaniser les énergies.

« Et puis, je parcours mon secteur en détail, plus souvent à plat ventre que debout, sous les rafales des mitrailleuses et des obus. Il est 5 heures du soir. J'aperçois un de mes agents de liaison qui vient me voir : "Mon commandant, un commandant du GQG est là, qui vous attend. Il dit que vous lui avez donné rendez-vous."

« C'était Henry Bordeaux. Je l'avais complètement oublié. Je rentre et m'excuse. Mais hélas ! le thé manque, et je ne puis offrir à mon cher visiteur qu'une tasse de mauvais café qu'il veut bien déclarer excellent. Après avoir causé quelques minutes et m'avoir donné la température si élevée de l'arrière, il me quitte pour regagner l'arrière. Son voyage ne fut pas sans quelques orchestrations de l'artillerie allemande qui le força, tout comme un vulgaire commandant de bataillon, à « se planquer » plus d'une fois pour laisser passer la tourmente. Excellent pour un chroniqueur sincère

voulant donner des impressions vécues. Il en tira d'ailleurs pour *L'Illustration*, un récit particulièrement coloré et bien venu<sup>61</sup>.»

---

61. Henry Bordeaux raconte aussi cette rencontre avec le commandant Giraud dans *L'Écho de Paris* du 10 février 1930 à l'occasion de la nomination du colonel à la tête des confins algéro-marocains où il va achever la pacification du Maroc. Son article intitulé «Un homme» commence ainsi : «La lanterne de Diogène a été remplacée par un phare d'automobile. Il cherchait un homme, il n'y a plus que des machines. Le héros n'est plus à la mode. Depuis la publication et le succès des livres de guerre allemands, n'est-il pas admis que le culte du héros est mort? Nous avons eu tout de même nos Guynemer (...) et j'ai cité dans le Plessis-de-Roye, le carnet de ce sous-officier allemand du 36<sup>e</sup> régiment qui, blessé entre les lignes, agonisa cinq jours sans être entendu ni secouru, et nota son agonie avec un courage, une foi, une acceptation magnifique. C'était un autre homme que le soldat de M. Remarque (Il s'agit d'Erich Maria Remarque, auteur du best-seller *À l'Ouest rien de nouveau*). Pas plus dans la guerre que dans la paix il n'y a d'égalité. Dans la paix comme dans la guerre, les élites ont la plus noble part. Un homme : en voici un, celui qui vient d'être appelé à commander la zone de ces confins du Sud de l'Algérie et du Maroc qui ont été le théâtre de tant de guet-apens et la cause de tant de pertes. Un vrai chef : le colonel Giraud. Je le retrouve dans mes notes de la guerre. J'avais rejoint le 4<sup>e</sup> Zouaves au poste Avricourt, dans une creute de l'Aisne, la veille de la bataille de la Malmaison (23 octobre 1917), qui devait nous rendre le Chemin des Dames. Le commandant Giraud commandait le 3<sup>e</sup> bataillon, celui qui devait reprendre le fort. "Vous êtes les vainqueurs de Douaumont, vous serez les vainqueurs de la Malmaison", avait dit aux zouaves le général de Maud'huy. Ce 4<sup>e</sup> Zouaves était un régiment algérien. À son contingent d'Algérie s'étaient joints, à travers la guerre, des Bretons, des Vendéens, des soldats des pays envahis. Son histoire tenait de l'épopée. Il avait été à Charleroi, à la Marne, à Ypres, à Douaumont, à Louvemont, à Hurtebise. Il portait alors la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, avec quatre citations, en attendant la rouge aux couleurs de la Légion d'honneur. «Je revois encore cette salle où le commandant Giraud, avant l'attaque, avait réuni ses officiers autour d'une carte. Il y avait là, derrière le groupe, une glace immense, amenée on ne sait comment, qui doublait la petite assemblée et prolongeait la caverne. Le commandant, seul, est debout pour donner ses explications. Il est grand, mince, avec des yeux bleu d'acier et, déjà, l'auréole légendaire, car, blessé au début de la campagne, et abandonné sur le champ de bataille, il a trouvé le moyen d'échapper à la mort et à l'ennemi ensemble (...) Avant le départ, pendant que les compagnies se mettent en marche, j'ai le loisir de causer avec le commandant Giraud, et à force d'astuce, car il est plutôt silencieux, et surtout quand il s'agit de lui-même, je lui fais raconter son évvasion (...)